

Une femme se penche sur notre vie [fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567583>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une femme se penche sur notre vie

(Fin)

Bannie et présente, témoin translucide, je goûtais une paix indéfinissable, qui n'allait pas sans une certaine vanité d'affiliée.

De leur bouche, j'entendais le langage de la passion, celui de la trahison et de la jalousie, et parfois celui du désespoir, tous langages qui ne m'étaient que trop familiers, qu'ailleurs j'entendais et qu'au fond de moi je parlais couramment. Mais mes garçons perdus ôtaient à des mots, à des sentiments la force meurtrière, jouaient avec des armes détournées de moi, qui n'avais encore ni la force, ni le dessein de me mettre en lieu sûr. L'„Enfant Grec“ ne redoutait rien de moi, pas même un baiser, „Namouna“ et „Once more“ gazouillaient dans leurs langues maternelles. „De Max“ nous rendait visite, escorté d'adolescents comme l'est un dieu de nymphes joueuses. Il les flattait de l'oeil, les gourmandait de la voix; pour eux, il n'était qu'indifférence tutélaire, hauteur, mélancolie singulièrement distante. Un débutant dans la carrière diplomatique eut la malencontreuse idée de nous amener, un jour, son ami intime, Bouboule. En robe de Chantilly noir sur fond bleu-ciel, boudeur sous sa capeline de dentelle, gauche comme une rustaude à marier, des joues comme des brugnons — mais faut-il s'étonner qu'un garçon boucher de dix-sept ans soit la fraîcheur même? — Bouboule nous glaça d'étonnement, n'eut aucun succès et s'en aperçut. Foulant, de ses pieds énormes, le volant inférieur de sa jupe, il nous quitta. Il n'alla d'ailleurs pas loin, à quelques jours de là, jusqu'à un suicide inexpliqué et maladroit de gros enfant indécis et dépité.

Il fracassa d'une balle de revolver sa belle bouche bougonne, son front bas et frisotté, ses petits yeux très bleus, préoccupés et timides... Ma compagnie habituelle ne lui accorda pas vingt paroles d'oraison funèbre. En revanche, elle s'enfièvre et discourut sans fin, lors de l'assassinat, à Londres, du peintre Z... Le meurtre fut, devant moi, côté à son prix de curiosité et étudié par des hommes, innocents et connaisseurs, qui semblaient lire couramment les cryptogrammes écrits à la pointe du couteau sur une gorge poignardée, sur des cuisses labourées à coups d'éperons...

L'un de mes amis reçu de Londres, apporta une longue lettre, que tous écoutèrent, relurent, humèrent, avec une minutie et une délectation de fauves novices qui essaient le sang. J'entendis des cris flûtés, de rauques blasphèmes anglais, des prédictions obscures:

— Vous verrez que c'est encore un coup de ces damnées filles à trois shillings du... (ici le nom du régiment).

— Eux? Vous les flattez!

— Je sais ce que je dis. Ils sont capables de tout quand il s'agit de prouver qu'ils peuvent „faire mâles“.

On s'étonnera que j'appelasse en secret tantôt oasis, tantôt île, ce rivage où n'abordaient, comme les survivants d'un cataclysme, que des hommes touchés du même feu. Diversément marqués, diversément formés, tous venaient de loin, dataient de la naissance de monde. Ils avaient traversé sans périr toutes les époques et tous les règnes, comme une dynastie confiante en sa pérennité. Occupés d'eux-mêmes, aveuglés d'eux-mêmes, ils ne nous ont légué qu'une documentation romanesque unilatérale. Mais un regard de femme s'est-il déjà arrêté sur eux, aussi longtemps que le mien? Une femme d'ordinaire — mettons une femme ordinaire — prétend séduire

l'homosexuel. Elle échoue, naturellement. Alors elle dit qu'elle le méprise. Ou bien elle remporte sur lui — le cas n'est pas rare — une victoire voluptueuse qui la rend fière, une sorte d'avantage, brillant, inutile, et qui l'égaré, car elle accorde une importance exagérée aux signes extérieurs, si j'ose m'exprimer ainsi. Il lui faut ensuite déchanter, et elle crie après ce qu'elle appelle tout de suite son dû... De là naît une profonde rancune. Elle, qui renonce aisément à tirer, d'un compagnon normal, le même „dû“ pourvu que son renoncement demeure secret, revient sur une prise qui lui vient du hasard et de l'erreur. Impuissante à faire renaître le même hasard, la même erreur, elle s'acharne, s'attache à un désespoir amoureux inédit; ainsi faisait une jeune femme que j'ai, dans l'„Entrave“, nommée May, et rendue méconnaissable.

Jalouse, elle rôdait autour de son amant avec des façons flaireuses, le soumettait à une surveillance que je lui reprochais:

— Vous le rendez enragé, May. Il en a une patience!

— Et bien, et moi? éclata May. Vous croyez que je n'en ai pas une, de patience, depuis bientôt un an? Vous croyez que c'est naturel, un type comme Jean? Qui ne se saouïe pas, qui ne fait pas de scènes, qui ne reçoit que des factures et des cartes postales, qui ne rigole pas et qui n'a même pas le cafard?

Elle serrait, de colère, ses poings mignons, et menaçait dans le vide son adversaire, garçon froid, solide, un peu commun quand il parlait, irréprochable quand il se taisait. Puis elle me lança un rude coup d'œil qui me renvoyait à mes affaires et retourna à sa quête grommelante et geignante. Elle ressemblait d'ailleurs, le nez court, les yeux latéraux, bombés et dorés, à un très joli bouledogue blond. Bien qu'il s'y ennuyât visiblement elle revenait, traînant Jean, dans la garçonnière aux agrès.

— Quel intérêt trouvez-vous à ces gens-là que vous m'avez amenés? demandai-je à mon ami le secrétaire-nègre.

Ses yeux d'oiseau, noirs et vifs, point bavards, allaient de „ces gens-là“ à moi, et il me fit cette vague réponse:

— L'homme est drôle.

— Drôle! me récriai-je. La femme passe encore, ce petit clown sans nez, mais l'homme!

— Je me serai trompé, dit le Nègre avec une prompte politesse, qu'il savait rendre déplaisante.

Mais de ce jour-là, je m'aperçus qu'ils étaient deux, May et le Nègre, à épier l'amant de May.

Volubile, insupportable, inoffensive, gentille, Lay jacassait de préférence avec le plus jeune des Anglais, l'adolescent qui se faisait appeler „Once more“. Ces deux innocents retrouvaient leur douzième année, se pendaient aux anneaux, improvisaient des numéros de cirque et Jean, tout en surfaces lisses, patient, peu communicatif, s'égayait d'assez mauvaise grâce.

Un soir, May et son partenaire de jeux chuchotèrent, complotèrent, disparurent et May fit son entrée en garçon, minaudière dans le complet bleu-marin de Once more, un foulard eu cou, la casquette sur l'œil.

— Hein, Jean!

— Ravissante! Gaby Deslys en apache! s'écria le Nègre.

— Pensez-vous! dit May vexée. Je suis la toute Once more! Je suis la tiens-donc-celle-là! Je suis la prout-ma chère! Hein, Jean?

Elle vint, la hanche provocante, se frotter à son amant, se dressa, appuyée à lui, comme une bête familière. Je distinguais qu'il penchait seulement sur elle son visage où la bouche me parut soudain enflée. May poussa un petit cri bizarre, un cri de lapin happé, recula jusqu'à moi, et Jean me dit plusieurs fois, précipitamment, comme s'il se disculpait :

— Je ne lui ai rien fait... Je ne lui ai rien fait...

Mais il n'était pas encore maître de son visage où la bouche en effet gonflée, les yeux pâles, abandonnés à leur beauté, à leur signification originelle, manifestaient encore à May la haine, la furieuse interdiction de caricaturer une idole enfuie, révéree dans les ténèbres...

Il se ressaisit, et son visage entrevu fondit sous une superposition prompte. May, courageuse, donna le change en recommençant, exprès, son cri étrange de gibier blessé, d'où elle tira une variation de „hi!“ bouffons. Elle alla reprendre sa robe, son chapeau Tabarin à plume d'argus, et Jean, à sa vue, se leva pour l'accompagner. Mais elle lui dit: „Non, va devant; laisse-moi la voiture; je passe rue de Rivoli chercher ma pelisse qui doit être prête“. Il s'en alla docilement, flottant et comme ensommeillé, et May, derrière lui, me regarda d'un air de sagacité outragée. Mais je n'eus aucune envie de faire en sorte que cette jeune femme admît l'existence d'un genre masculin affamé de l'homme, réservé à l'homme, et nocif pour la femme qu'il tente comme la pomme du mancenilier.

Une sorte de désespoir de pauvre poussa la femme, après la guerre, à copier le garçon équivoque. Elle avait escompté la frénésie amoureuse des hommes rendus à la paix et à la femme, elle dut constater que sa propre apothéose manquait d'éclat... Ce fut le moment où elle imita follement les dehors d'une gent qui la désolait, se tondit, se ruina chez les chemisiers, but, fuma sans mesure. Elle n'en regagna guère de terrain, — elle n'était pas assez désintéressée.

Sans le vouloir, elle contribua à la création d'un type de garçon à la fois efféminé et dur, fardé d'ocre, âpre à tous profits, auquel je compare dans mon souvenir tels amis scandaleux à bon compte, fastueux jusqu'à la pierre de lune et à la chrysoprase, et ridicule à coup sûr; mais leur mode de ce temps-là ne les déguisait pas au point que je ne pusse reconnaître en eux une primitive fraîcheur, la force dévolue aux espèces grêles qu'on croit débiles, la gravité et la sauvagerie de l'amour. J'évoque, en écrivant ces derniers mots, un couple qui ne se mêlait jamais à mes hôtes habituels... Mais j'ai peur, si je précise seulement qu'il fût lettré, poète, écrivain, beau de la tête aux pieds, qu'on ne reconnaisse l'aîné... Pour son pupille, couleur de blé, couleur de pommier fleuri, digne comme un petit paysan de race qu'il était, il parlait peu, écoutait son maître et ami, et ils vivaient retirés, hors de Paris. Je revois le regard hostile que tous deux jetèrent, un jour qu'ils entrèrent à l'improviste, sur ma coterie un peu criardé...

— Chut... me souffla l'aîné à mi-voix. Ne dérangez pas ces... ces aimables personnes. Nous ne faisons que passer, nous partons ce soir.

— Où allez-vous?

— En Touraine, chez le petit, pour les foins. On a besoin de lui.

— Et vous?

— Moi aussi, je ferai les foins.

Il avança sous mon regard ses mains cuites de grand voyageur, ses poignets durs comme des baliveaux, et il ajouta :

— Nous faisons la route à pied. Ce n'est pas la première fois. C'est tellement plus agréable...

Les yeux de „petit“, impatients, d'un bleu resplendissant, attendaient déjà le signe du départ, la longue marche sous la nuit de juin, les haltes et les repas de vagabonds, le pain chaud acheté en traversant un village... Plus petit que l'aîné, il se modelait sur lui par admiration, portait la tête haute et dégagée. Qua fait le temps d'un semblable attachement?

L'aîné, qui fut tué devant l'ennemi, n'est pas de ceux qui se laissent oublier. Je ne lèguerai ses lettres à personne. Pour le cadet, l'odeur des foin, quand il échevèle à la fourche les andains, serre peut-être encore son coeur qui fut comblé... Amitié, mâle amitié, sentiment insondable! Pourquoi le plaisir amoureux serait-il le seul sanglot d'exaltation qui te fût interdit?...

Je laisse paraître une complaisance qu'on trouvera étrange, qu'on blâmera. La paire d'hommes que je viens brièvement de peindre, il est vrai qu'elle m'a donné l'image de l'union, et même de la dignité. Une espèce d'austérité la couvrait, austérité nécessaire et que, pourtant, je ne puis comparer à nulle autre, car elle n'était pas de parade ni de précaution, ni engendrée par la peur morbide qui galvanise, plus souvent qu'elle ne les bride, tant de pourchassés. Il est en moi de reconnaître à la pédérastie une manière de légimité et d'admettre son caractère éternel. Malignement je me scandalisais, autrefois, que le mâle s'en prît, dans le corps femelle, moins à l'attrait du piège profond, du gouffre lisse, de la vivante corolle marine, qu'à l'arrogance intermittente de ce qu'une femme possède de plus viril, — et je n'oublie pas le sein. L'homme va à ce qui peut le rassurer, à ce qu'il peut reconnaître dans ce corps féminin creux, tout à rebours du sien, inquiétant, jamais familier, dont l'odeur indélébile n'est pas même terrestre, mais empruntée au zostère original, au coquillage cru... Ceux qui m'assistèrent, en ce temps qui ne fut, pour moi, que contrainte et mensonge imposé, m'expliquèrent que l'antipathie d'un sexe pour l'autre existe en dehors de la névropathie. Depuis, je n'ai pas constaté, en changeant de milieu, que l'opinion des „normaux“ soit tellement différente... Seule parmi mes „monstres“ d'autrefois, j'ai nommé „pure“, et aimé l'atmosphère qui bannisait les femmes. Mais, à ce compte, j'eusse aimé aussi la pureté du désert, et celle de la prison. La prison et le désert ne sont pas à la portée de tout le monde.

Avec douceur, je me retourne donc vers les monstres qui m'ont, un long bout de chemin, accompagnée, car ce bout de chemin n'était pas commode...

„Monstres“... C'est bientôt dit. Va pour monstres. Mais ceux-là qui me distraient de moi-même, qu'au fond de moi je suppliais, pouvais-je les nommer ainsi, et leur dire „O monstres, ne me laissez pas seule... Je ne vous confie rien, que ma crainte d'être seule, vous êtes ce que je connais de plus humain, de plus rassurant au monde... Si je vous appelais monstres, quel nom donnerais-je à ce qu'on m'inflige pour normal? Voyez, sur le mur, l'ombre de cette effrayante épaule, l'expression de ce vaste dos et de la nuque embarrassée de sang... O monstres, ne me laissez pas seule...“

Nous rencontrons, eux et moi, des dangers identiques: un homme intraitable, une femme pernicieuse, nous savions ce que c'était que trembler de frayeur. Je les voyais parfois moins fortunés que moi, car la frayeur les

saisissait à l'imprévue, par caprices, selon leur fragilité nerveuse, tandis que je savais toujours pourquoi je tremblais et perdais courage. Mais j'avais des raisons de leur porter envie, puisque nombre d'entre eux confondaient la panique et le soulèvement des sens. Je jalousais leur chimère encagée à l'étroit et terrifiée. L'un, que j'aimais bien, tenait, attachée court et craintive, sa folie personnelle. Il la menait respirer son élément vital dans des quartiers qu'elle et lui connaissaient, comme les Chinois qui s'en vont le soir montrer à leur oiseau chanteur, prisonnier, des jardins en fleur et le reflet du soleil couchant parmi les roseaux.

Pepe, était — la mort la mis en sûreté — Espagnol, de noblesse ancienne, petit, assez gourmé, chaste par timidité et laid agréablement. Il aimait sans remède le bleu, l'or, la couleur vermeille, la beauté masculine, les blonds à qui un métier manuel impose le port de la salopette de toile bleue. Pepe, accoudé vers six heures à la balustrade du métro, regardait, ensorcelé, monter de l'ombre toute la gamme des bleus, et les fûts robustes des nuques blondes. Il goûtait un plaisir plus pur que ne font rue de la Paix, les amateurs de petites filles d'atelier, car il ne bougeait ni ne parlait. Il m'avait donné son amitié, et se confiait dans son français correct, privé de z. Personne ne m'a parlé comme lui de la couleur bleue, ni du copeau de cheveux d'or tourné autour d'une oreille sanguine, ni de la mordante jeunesse populacière des ouvriers blonds.

— Pepe, lui disai-je, écrivez ce que vous venez de me raconter!

Pepe, modeste et choqué, au fond de son lyrisme baissait les yeux:

— Ce ne serait pas du tout amusant, ma chère.

Par les soirs chauds et secs, il marchait sans fin, cherchant, fuyait. Le Paris triste de l'été devenait pour Pepe un enfer voluptueux, quasi tropical. Il me peignait des rues pauvres que je ne reconnaissais pas, car sous la voûte du crépuscule, il y plantait, pylône d'argent et d'or, bleu générateur de lumière, quelque apprenti plombier à chevelure vénitienne, quelque tourneur sur métaux pailleté de cuivre. Un long temps il aima les garçons blonds et céculéens comme on aime la mer innombrable et chaque flot de la houle. Mais un jour, la marée de six heures, qui, vidant les ateliers de métallurgie et d'électricité, verse sur Paris le myosotis avec le bleuet, l'aconit, la gentiane et la scille, mit Pepe en face d'un bleu qui n'avait pas de nom, et d'un poil d'or aveuglant, en banderole au travers d'un visage. —

— Ah! balbutia, Pepe... Vercingétorix!...

Il appuya ses deux mains sur son cœur enfin déchiré, et referma la bouche. Car un homme a le droit de soupirer haut: „Adèle!...“ ou „Rose!“ et de baiser publiquement le portrait d'une dame, mais il lui faut étouffer les noms de Daphnis ou d'Ernest.

Pâle, ailé comme qui marchent à la mort, Pepe suivit Vercingétorix. Sur le col de sa veste, dans les plis du coude et jusque sur ses galoches, le Gaulois étincelait d'une limaille toute fraîche, et parfois ses moustaches démesurées, obéissant au vent du soir, lui cravataient presque la nuque. Il entra au „Tabac“ proche, d'un pas si brusque qu'il heurta Pepe. Touché par la pointe d'une moustache en mèche de fouet, Pepe chancela.

— Pardon monsieur, dit Vercingétorix.

„Je rêve“, se dit Pepe. „Ou bien c'est que je vais mourir. Il s'est excusé. Il m'a regardé. Il vient de me regarder encore une fois... Qu'ai je à la place des genoux? Mes genoux ne savent pas ce qu'ils font, et pourtant j'avance, je le suis, je le...“

Il cessa de penser, parce que Vercingétorix, en se retournant d'une manière gamine et pétulante, venait de lui sourire...

— Je ressentis, me conta Pepe, cette douleur traversante, qui vous avertit dans le sommeil, qu'un songe heureux va finir. Mais je n'aurais pas pu m'arrêter de marcher. Et une demi-heure plus tard je montais derrière Vercingétorix, une échelle-escalier, et je m'asseyais dans une petite chambre très silencieuse, où il y avait sans doute des rideaux de mousseline, car tout me paraissant blanc. Vercingétorix m'avait dit „Asseyez-vous“ et il était parti derrière une porte vitrée. Je crois que je suis resté seul longtemps. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé. Je me disais: „Mon Dieu, s'il pouvait me tuer...“ parce que je pensais déjà que c'était ce qui pouvait m'arriver de mieux... Enfin la porte s'est rouverte et Vercingétorix...

Il ferma ses poings d'enfant, les frappa l'un contre l'autre:

— Non, pas Vercingétorix! Plus de Vercingétorix, une horreur! Il avait mis une chemise à faveur, décolletée. Et savez-vous quoi sur la tête? Une... une... J'ose à peine dire...

Il avala sa salive, fit la mimique de la nausée:

— Une couronne de roses pompon... De roses pompon, avec le feuillage... Et les belles douces moustaches là-dessous... La beauté déshonorée, la honteuse mascarade...

Comme il se taisait amèrement, je le questionnai:

— Et puis, Pepe? Après?

— Après? Rien, dit-il étonné. Sans doute vous trouvez mon histoire pas assez amusante. Après je suis parti... Je lui ai donné quelque chose, sur la table.

— Vous l'avez revu?

— Merci beaucoup, dit Pepe en agitant la main. Je le revois bien assez dans mon imagination, — avec les roses pompon. De ma vie qu'on ne me parle de roses pompon...

Chez les cartomanciennes qu'il fréquentait fièvreusement, chez la dormante de la rue Caulaincourt, la femme à la bougie, la femme aux tarots, la femme aux épingles, Pepe traîna une existence menacée, car les pythonisses ne cessaient de lui prédire qu'un malheur lui viendrait d'une grande femme blonde. Elles la voyaient sans peine au travers du petit corps de Pepe, petit corps maigre, qui plaisait par je ne sais quelle élégance, d'infirmes, une morgue de bossu sans bosse, une grâce de boiteux sans jambe courte. Quand il en eût assez d'offrir à seconde vue la confuse image travestie de son amour, il disparut, se laissa oublier, puis sortit de son inconfortable vie par un suicide d'une grande discrétion, gris soigneusement préparé et de bonne compagnie, qui ne dérangerait personne.

*

Après de leur art de feindre, tout semble imparfait. Quand j'eus à dissimuler, j'avais sous les yeux mes modèles. J'avais l'exemple quotidien d'une diplomatie laborieuse qui ne sert que la passion et le ressentiment. Je me souviens qu'un jeune homme et son amant, tenus à une très grande prudence, furent démasqués par une bavarde, et assez scandaleusement séparés. Le plus blessé des deux s'appliqua, des mois durant, à découvrir une femme qui plût au mari de la bavarde, et il y réussit terriblement.

Abîmé dans son dessein, il s'oubliait lui-même, reléguait sa douleur au second plan, étudiait et comparait, suscitait des rencontres, violentait le

hasard. S'il se confia à moi, ce fut par fatigue. Il venait me voir sous son aspect inoffensif de jeune lettré, un peu flétri et creusé par le travail ingrat des traductions. Il appuyait sa tête au dossier d'un gros fauteuil imité de l'anglais, affreux et vert. „Je me repose un instant“ disait-il. En quoi il mentait, car il fermait politiquement les yeux, comme le prêtre qui confesse, paupières closes, se sépare du pénitent pour voir mieux la figure du péché. — — —

Feindre sans défaillance, longuement, par silences, par sourires, — devenir en apparence une autre personne, voilà qui relègue au loin le petit mensonge bavard. C'est une tâche, j'eus le loisir de m'en apercevoir depuis, qui convient à la seule jeunesse, une manière de sécrétion, comme à l'insecte l'élaboration de l'élytre cornée, du casque et du corselet de dure chitine... Le dommage serait que le souvenir en fût perdu. Je le garde. De plus, il m'en reste une facilité à percer, à déjouer le bel artifice qui met en oeuvre l'enfance et l'adolescence. Par là, je goûte, mieux que beaucoup d'adultes, le plaisir défendu de pénétrer ce qui est jeune. Le frais mensonge, l'art barbare et fin ne m'en font pas grief, au contraire. Mon puissant et puénil adversaire aux multiples visages aime le jeu, se livre quand il est découvert, montre en rougissant de joie le point précis où je l'atteins...

Die Fahrt nach Mailand von Rudolf Rheiner (Schluß v. S. 8)

Ach, ihm wirbelte der Kopf wie der Rheinfluss bei Schaffhausen während der Schneeschmelze! Er war plötzlich so klein und bedürftig geworden, bedürftig nach einem Menschen, auch wenn er keinen schwarzen Wuschelkopf und keine romanischen Augenbogen hatte und dessen Teint nicht durchscheinender Marmor schien... Er wird noch heute Abend den Noldi anrufen, der nur sonnverbrannt und gesund und lustig ist. Er wird ihm auch endlich den Wunsch erfüllen, mit ihm über Samstag und Sonntag nach Arosa zu fahren. Und wenn der Noldi auch keine feuchten und ständig halboffenen Lippen hatte, so fand er in seinen Umarmungen doch noch etwas mehr als nur den Körper, der den gleichen Körper suchte. Und überhaupt: er ist ein ganzer Kerl und ein guter Kamerad, sauber und ehrlich, und die größere Brieftasche des Hugo interessiert den Noldi schon gar nicht. Man würde das Leben auch einmal von dieser Seite anpacken, und vielleicht war es nicht einmal so falsch....

Der Zug fuhr wieder im Hauptbahnhof in Zürich ein. —

* * *

Anmerkung des Autors: Die Namen der Personen sind frei erfunden, der Verlust des Verstandes und der 6 Millionen Lire werden als authentisch verbürgt!

Druckfehler sind immer ärgerlich. Durch die Hetze der Abreise habe ich im Artikel „Oscar Wilde“ von Carl Sternheim in der letzten Nummer folgende übersehen: Seite 8, viertletzte Zeile, nach „Mittelstand“ ein Komma, weil sonst sinnstörend; Zeile 3 von oben „allem“ statt „allen“. Seite 19, Zeile 14 „herzlichem“ statt „herzlichen“; Seite 20: Zeile 15 „vor seiner höchsten Vernunft“, in Zeile 16 muß es natürlich heißen „unwesentlich erkannt“; in der zweitletzten Zeile des Artikels schreibt Sternheim „Jahrtausends“ statt „Jahrhunderts“. Trotzdem er bereits im Elysium ist, bitte ich ihn um Verzeihung. Rolf.